

SI ON VA PAR LÀ

**Sélection de textes issus de l'atelier d'écriture 23-24
du Théâtre de Saint-Maur**

Avec Corinne Amson, Olivier Caria, Catherine Charmes, Nathalie Chevrin, Corinne Compan,
Hélène Frenkiel, Laurence Lagrange, Guillaume Meyran et Julie Robin

Sous la direction de Loïc Bonimare

Théâtre de Saint-Maur

Saint-Maur
SM

**VAL de
MARNE**
Le Département

**Région
île de France**

ÉDITO

Je cherche dans mon cahier quelques mots qui seraient à la hauteur de ce que vous allez lire. Il ne faut pas croire, en tant qu'animateur de cet atelier, j'écris aussi. Pendant que le groupe se contorsionne autour de la proposition ou se coule, à l'aise, dans l'épaisseur des mots, je turbine. Est-ce que ça marche ? Est-ce que c'est pas un peu corsé aujourd'hui ? Suis-je clair ? Autant de questions que je me pose depuis vingt ans.

Je ne sais pas grand-chose du fonctionnement mystérieux de la création, mais j'ai quelques images en tête pour vous représenter ce que sont nos lundis soirs. On pourrait dire qu'un groupe qui se constitue autour de l'écriture est comme une forge. On y construit patiemment de petits bijoux qu'un rien peut déformer. Un souffle vivifiant circule. Il embrase les imaginations. Des braises d'émotions rougeoient. On s'intéresse peu aux flammes (jamais bon signe, les flammes), on cherche surtout la chaleur, le cœur brûlant des choses. C'est pourquoi les textes que vous allez découvrir sont courts, intenses, nécessitent pour la plupart un moment de pause voire une relecture. Ils sont passés par la forge de nos regards croisés. Dans cet artisanat de l'écriture, des morceaux de soi ressortent incandescents. Des fois on les laisse refroidir pour jongler avec, des fois non.

C'est un plaisir de guider ce geste depuis 4 ans. Le 30 octobre de cette année, j'ai noté :

« Ça y est, tout le monde écrit. Corinne est entrée dans la danse.

Très droite, se tient le menton avec la main gauche et gribouille. Nathalie s'est arrêtée...

Est-ce qu'elle s'y retrouve ? Lève les yeux, réfléchit une seconde, sourit. Sourire de la trouvaille. Laurence, facile, embraye, passe à la ligne, tac tac tac, n'en fait qu'à sa tête.

C'est bien comme ça. Olivier lève le nez un moment, turbine, les rouages de son cerveau se mettent en route. Bricoleur va. Hélène gomme une ligne, deux lignes, trois lignes.

Pas contente, elle retisse, reprise, retourne à la source. Allons-y, je t'accompagne.

Corinne avance, armée de son sens de la dérision. Entrer dans ce groupe déjà bien soudé ne doit pas être évident, je cherche pour elle les espaces libres. Elle est bravache et nous déroute, bravo ! Guillaume écrit encore sur ses genoux, se recroqueville, coquille de mots qui s'agglutinent comme des grains de sable. Élégance d'une perle en formation.

Julie, son visage comme un livre ouvert. Je peux presque lire le texte qui s'écrit dans le reflet de ses yeux, la plissure de sa bouche. Catherine étouffe un rire, rougit légèrement, murmure un « vraiment, n'importe quoi ! » mais on sait tous que ce qui sortira de là nous assure quelques réjouissances. On est là tous ensemble.

Et pourtant chacun s'est échappé ailleurs. Où allons-nous ce soir ? »

LOÏC BONIMARE

SOMMAIRE

NOS PAYS SE DÉPLOIENT COMME DES CARTES MÉMOIRES

Beautés naturelles - <i>Catherine Charmes</i>	7
La vase - <i>Hélène Frenkiel</i>	8
Le figuier - <i>Guillaume Meyran</i>	9
Au pays de la tramontane - <i>Julie Robin</i>	10
L'oiseau - <i>Hélène Frenkiel</i>	11
Ensemble - <i>Guillaume Meyran</i>	12
Le panneau ÉGARÉE - <i>Laurence Lagrange</i>	13
A Libiro - <i>Julie Robin</i>	15
Bienvenue à Milyer - <i>Guillaume Meyran</i>	16
Zone libre - <i>Hélène Frenkiel</i>	17
Le globe - <i>Texte collectif</i>	18

TOUT LE MONDE EST LÀ

Les livres nous parlent - <i>Nathalie Chevrin</i>	21
Faire image de la langue - <i>Laurence Lagrange</i>	23
Vieil homme - <i>Guillaume Meyran</i>	24
Bon ménage - <i>Catherine Charmes</i>	25
Petite mort - <i>Guillaume Meyran</i>	26
La haine - <i>Julie Robin</i>	27

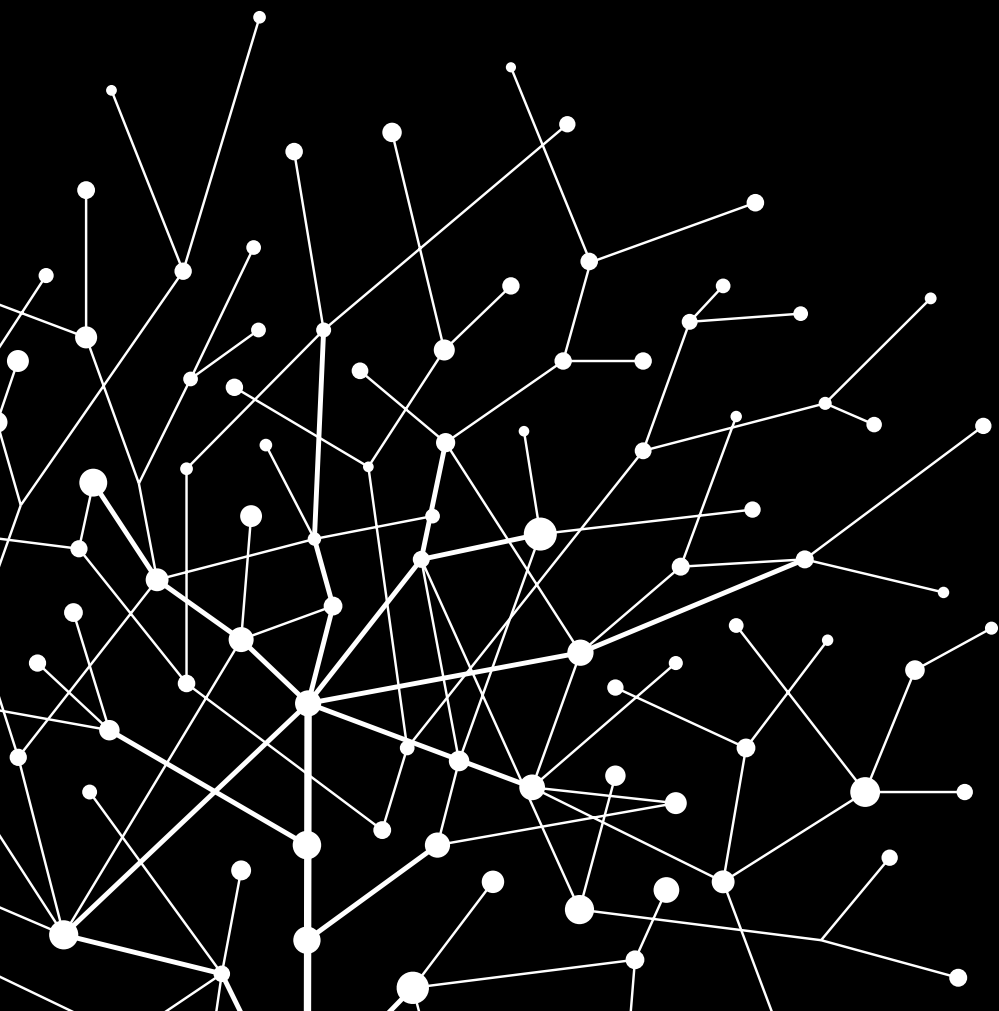
BLANCHE-NEIGE, UNE CORRESPONDANCE

Le Roi à Monseigneur Wilfried 1 ^{er} , Régent de l'Honorable Royaume des Sept Montagnes - <i>Nathalie Chevrin</i>	31
Le cuisinier du château à sa mère restée au village - <i>Corinne Amson</i>	33
Blanche-Neige au bois - <i>Hélène Frankiel</i>	35
La belle-mère de Blanche-Neige à son frère - <i>Guillaume Meyran</i>	36
Le cri d'une « sorcière » - <i>Catherine Charmes</i>	37
Le petit Chaperon Rouge Reflet contemporain - <i>Olivier Caria</i>	

L'ÉTRANGE MEURTRE D'ELISABETH LANDRU DITE LISE TENTATIVE D'ÉLUCIDATION COLLECTIVE

Préface - <i>Corinne Amson</i>	49
En gros plan - <i>Nathalie Chevrin</i>	50
Eau pour homme - <i>Catherine Charmes</i>	52
Déposition de Mme Rose-Marie Moreau, boulangère, boutique face à la boucherie de la victime - <i>Nathalie Chevrin</i>	53
Ray mène l'enquête à l'américaine - <i>Laurence Lagrange</i>	56
Ray mène l'enquête à sa manière - <i>Corinne Compan</i>	
Ray clôt l'enquête à sa manière - <i>Corinne Compan</i>	60
Fin alternative - <i>Corinne Amson</i>	62

NOS PAYS SE DÉPLOIENT COMME DES CARTES MÉMOIRES



BEAUTÉS NATURELLES

CATHERINE CHARMES

Torrent bondissant
Sur la montagne sèche
Roches sous les douces mousses
Harmonie orangée
Mer tellement bleue

Torrent bondissant
Sur la montagne sèche
Redescends vite

Mousse et roche
En harmonie orangée
Qui tombe le soir

LA VASE

HÉLÈNE FRENKIEL

Je me souviens du petit étang là-bas
dans le Limousin, tout au bout du chemin
d'herbes et de mûriers. J'aimais la danse
des joncs qui émergeaient de l'eau,
l'odeur de la vase et le ballet des têtards.

La succion de la vase, inoubliable
sensation de tiédeur douce qui enrobe,
aspire et inquiète aussi, évoquant
un possible engloutissement, telle cette
scène de film où le méchant, épouvanté,
s'enfonce dans le marais, lentement,
debout. Image horrifiante de son seul
bras, doigts écartelés émergeant
de l'immonde ventouse.

Mon expérience personnelle, étrange
mais jouissive, de la succion de la vase
reste gravée en moi. Elle a rejoint
la précieuse accumulation des sensations
et perceptions qui ont contribué
à l'apprentissage d'être vivante
et heureuse de l'être.

LE FIGUIER

GUILLAUME MEYRAN

Cette année, le vieux figuier dominant la forêt restait muré dans son silence. Quelque chose le tracassait : il n'avait pas bonne mine et songeait à l'avenir qui s'annonçait bien sombre. Lui qui avait mené tant de batailles se contentait désormais de rester planté là sans mot dire. Son entêtement passé à alerter avait laissé place à une forme de résignation qui ne portait plus aucun fruit. Ses innombrables voisins, les chênes stoïques, les peupliers hautains, les hêtres charmants et les charmes errants, continuaient pourtant à l'admirer du bout de leurs feuilles caduques. Mais désormais, l'extravagant figuier se taisait : « Ainsi se manifesterà mon alarme, et comprendra qui pourra ! » pensa-t-il en croisant ses branches. Les autres arbres de la forêt, effectivement, ne comprirent pas. Insoucians quoique toujours bavards, ils laissèrent passer un hiver, deux hivers, trois hivers, dix hivers ! Un jour, ils découvrirent avec horreur que le figuier s'était entièrement desséché. Seul un large tronc gris et ridé aux racines pétrifiées subsistait là. On devisa encore beaucoup. On s'interrogea. On convoqua les Hommes... Et le tronc du figuier devint un autel de prière, afin que chacun conserve un peu d'espoir en l'avenir...

AU PAYS DE LA TRAMONTANE

JULIE ROBIN

Elles sont des alliées au pays de la tramontane. Elles sont en bois ou en plastique et ont parfois la forme d'oiseaux pour offrir une compagnie au linge qui fait bronzette en attendant de pouvoir rejoindre les armoires. Elles me rendent inévitablement nostalgique du fil à linge tendu par Papa il y a bien longtemps pour accueillir serviettes et maillots mouillés lorsque la faim nous avait délogés du sable brûlant. Ce fil à linge, pourtant aujourd'hui rouillé et souvent recouvert de toiles d'araignées, a un pouvoir magique. Le linge y sèche plus vite qu'à n'importe quel endroit, il y prend la meilleure des odeurs et il rend heureux celui ou celle qui se tient là, le visage tendu vers le soleil et enveloppé par le vent bienfaisant.

Ce fil à linge réside à la même adresse qu'un tiroir, lui aussi magique. Un tiroir-coffre, au contenu plus précieux qu'un trésor de pirate. On y trouve une montre, un portefeuille, la photo en noir et blanc d'un beau jeune homme, des lunettes, une lampe frontale et quelques pièces de monnaie. Je n'ai jamais encore eu le courage de soulever ces objets car je sais qu'ils en cachent d'autres encore qui diraient des secrets, des bouts de vie et beaucoup plus d'amour que je ne pourrais en supporter.

L'OISEAU **HÉLÈNE FRENKIEL**

Il fut un temps où je rêvais.

Chaque fois que je rêvais, je volais.
Je planais. Pas très haut, non, juste
au-dessus de la rue où marchaient les passants.

Je leur parlais, je les écoutais.
Tout était normal.

A la maison aussi, je planais. Sous le lustre,
au-dessus de la table où nous dinions.
Ma mère me lançait un de ses regards excédés.

-Tu ne fais jamais rien comme les autres.

Je répondais que les fenêtres étaient
ouvertes et que le ciel m'appelait.

J'entendais le feuillage tout près
qui chuchotait et les berges de la rivière,
au bout de la rue, qui m'appelaient et les
effluves des herbes brassées par le courant.

Et je volais vers les herbes et les berges
et le vent.

Toute la nuit, j'ai plané au-dessus
de la ville endormie, j'ai effleuré des ponts
et des routes éclairés par les phares
et surplombé des voitures qui semblaient
immobiles sous mes ailes.

Au matin, comblée, je me suis endormie
sur mon oreiller.

ENSEMBLE

GUILLAUME MEYRAN

Je me souviens de cette terre qui s'ouvre
au milieu du désert américain, cicatrice béante
et profonde qu'un mince filet d'eau avait finalement
creusée. Jour après jour, mois après mois,
année après année, siècle après siècle.
Et moi, silencieux et frondeur,
face à ce paysage hurlant son existence.
Qu'avions-nous à nous dire ?

LE PANNEAU ÉGARÉE

LAURENCE LAGRANGE

Lettres vertes sur fond blanc
Aucune précision
L'air se met à trembler
On perd un peu sa respiration
Je ne sais plus où je suis.
La route s'ouvre
De chaque côté une porte moyenâgeuse
Grincements, lourdeur de l'air
Chaque arrivant flotte au-dessus du sol
Je passe la porte effrayée mais curieuse
La lumière brûle
Certainement un prix à payer.
Aucun bruit
Chacun doit y déposer le sien dans un immense
bol tibétain,
Le Grand Khan choisira les trois plus beaux.
La tête me tourne.
Une ville qui semble s'égarer dans le temps
Pas de langage entre les êtres
Des signes de la main
Du corps vers l'autre
Où sommes-nous ?
Un gong envahit l'espace
Le panneau ÉGARÉE réapparaît
Écriture trouble, fuyante.

Trois bruits se mélangent :
Un battement de cœur, le cri d'une chouette,
celui d'un train à vapeur.
Une odeur de soufre et d'encens
se mêle à celle du romarin.
Mes pieds reposent à nouveau sur le sol.
Me serais-je égarée ?

A LIBIRO

JULIE ROBIN

Au bout de trois jours, allant vers le midi, je rencontraï Libiro. Je m'arrêtai stupéfait devant le mur de la première maison, à l'entrée de la ville, et le visage d'un vieil homme peint grandeur nature sur fond bleu électrique. A hauteur du visage peint se tenait l'homme, l'original.

Percevant ma surprise et les allers et venues de mes yeux entre son visage et son portrait, il m'expliqua : « à Libiro mon jeune ami, nous peignons tous les habitants de notre maison sur sa façade. Comme tu peux le voir, je vis seul. Mais regarde bien, il y avait là l'an dernier encore un autre portrait, celui de ma chère Ludmila. Les portraits meurent avec nous, Libiro perd notre trace. Mais promène-toi dans nos rues et tu pourras y rencontrer toutes les âmes qui la peuplent. »

BIENVENUE À MILYER

GUILLAUME MEYRAN

A peine levai-je la tête que des dizaines, que dis-je, des milliers d'écrans, panneaux, tableaux et autres cadres se croisaient, s'entremêlaient, et parfois même s'entrechoquaient. Leurs lignes furieuses formaient un ballet électrique animant chaque rue, chaque magasin, chaque trottoir, chaque parcelle de cette ville sous contrôle qu'était devenue Milyer. Le silence y était obligatoire. Il était lui-même soumis à l'enchevêtrement des angles toujours droits, à la surface lisse et polie, à la délimitation programmée. Parfois, dix écrans s'emboîtaient les uns dans les autres pour ne former qu'une seule idée : une grande tour, deux tours, trois tours, dix tours de magie comme autant de tableaux de maître, comme autant de phares dans la nuit destinés à perdre les citadins.

ZONE LIBRE

HÉLÈNE FRENKIEL

Avant c'était Paris, le trottoir pour la marelle.
Avant que des étoiles ne jaunissent sur des cœurs,
que ne s'imposent le train, la Citroën ou le charriot.
Avant que, subitement, le monde ne grandisse,
qu'au-delà de l'horizon, s'échelonnent les maisons,
Les chemins, le petit étang et les champs
et un grand escalier de fer forgé.
Des rochers pour grimper et des œufs à gober,
les cornes des grands bœufs, l'hiver et les sabots.
Trois petites années autant que toute une vie.

LE GLOBE

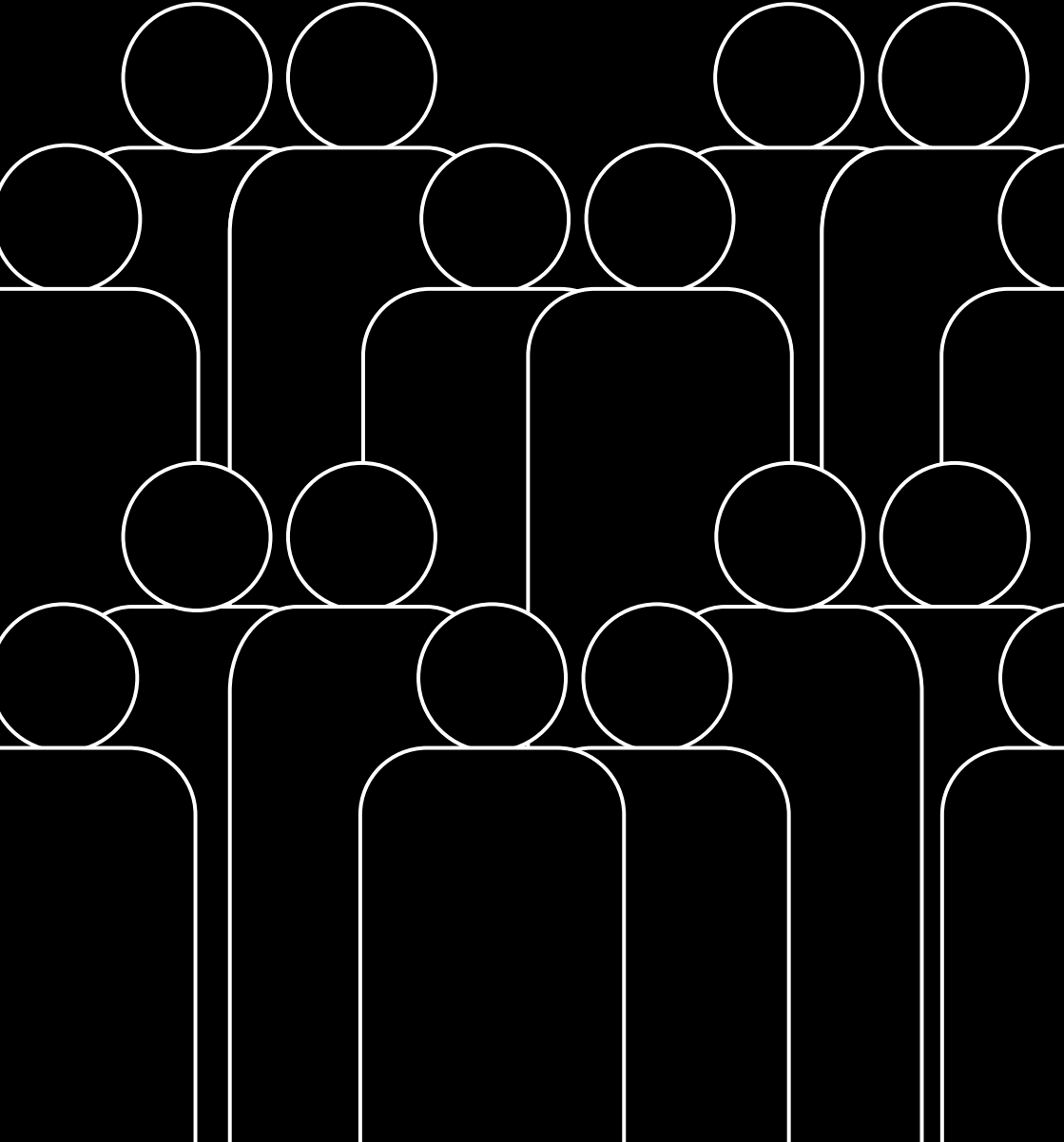
TEXTE COLLECTIF

C'est un globe terrestre en verre.
Un fil d'une trentaine de centimètres relie
un interrupteur en plastique blanc à une ampoule
à l'intérieur de globe. Lorsque celui-ci est allumé,
le bleu des mers semble plus clair.

Le globe repose ou plutôt trône sur le grand bureau
de chêne et la tige de cuivre qui le relie à son
support de métal noir posé sur le bureau offre
au spectateur la possibilité en le faisant pivoter
d'accéder à tous les continents et les océans
de la sphère illuminée.

Et moi, sur le fauteuil du bureau, je m'installe
chaque fin d'après-midi après mes devoirs
pour me plonger dans le monde imaginaire de mes
lectures. J'allume le globe terrestre avec délicatesse
pour ne pas risquer de le faire tomber par
maladresse. Je choisis un livre dans ma bibliothèque
et je me plonge dans les aventures de mes héros
préférés. Le globe prend alors des rôles variables :
simple lampe pour éclairer les pages et leurs
illustrations captivantes ou repère de géographie
pour suivre les pérégrinations des personnages.
Le Londres de Dickens, le Paris de Victor Hugo,
la Suisse d'Heidi, le voyage de Michel Strogoff
jusqu'à Vladivostok... La jungle indienne de Mowgli,
l'Afghanistan de Joseph Kessel. Le globe rend
encore plus réelles ces aventures qui m'obsèdent
jusque dans mon sommeil d'enfant.

**TOUT LE MONDE
EST LÀ**



LES LIVRES NOUS PARLENT

NATHALIE CHEVRIN

Nous sommes les livres qui ont enveloppé ton enfance. Les livres gigantesques que tu devais tenir ouverts bien calés sur tes deux genoux pour qu'ils ne t'échappent pas.

Nos couvertures cartonnées, épaisses et vernies, s'ouvraient sur un monde imaginaire, un peu bizarre, un peu magique, où les animaux parlaient aux humains ou entre eux, et où les sorciers n'étaient pas forcément maléfiques ni tout-puissants.

Nous sommes le Livre des animaux merveilleux, nous sommes le Roman de Renard...

Nos illustrations t'aspiraient dans notre univers, histoire après histoire, chapitre après chapitre, dans un labyrinthe foisonnant de couleurs et de forêts fantastiques. Nous t'avons chuchoté que derrière l'écorce d'un arbre, il existe une entrée secrète qui conduit chez une toute petite fée, pas plus grande qu'une libellule, qui dort sur un pétale de rose et se coiffe d'une clochette mauve.

Nous t'avons suggéré que, certes, Renard déploie toutes sortes de stratagèmes et trouve une solution à tous ses problèmes, mais n'est pas toujours très honnête avec ses congénères... On peut l'admirer, l'aimer même pour sa ruse, mais il faut s'en méfier car ne risque-t-il pas la prochaine fois de te choisir, toi, pour jouer un mauvais tour ?

Nous t'avons appris à patienter d'un chapitre
à l'autre pour te dévoiler la suite d'une aventure
devenue la tienne et te laisser imaginer
ce que dissimulaient les pages suivantes...
Nous t'avons offert le souvenir d'un papa,
d'une maman ou d'un grand-père qui lisait
chaque soir, assis sur le bord de ton lit,
un passage de l'histoire à la lumière
de ta lampe de chevet.

FAIRE IMAGE DE LA LANGUE

LAURENCE LAGRANGE

Un livre
Sur le marbre rouge
Couché immobile
La couverture vieillie
Ponctuée de lettres dorées
Il sentait la sueur des lecteurs
La poussière du temps des âges
Ma tante presque aussi vieille
Les yeux affaiblis et plissés
Tentant de me faire la lecture
Sous la lumière tamisée
D'une petite lampe art déco
Gardienne du lit conjugal
Témoin d'ébats de discussions de disputes
J'entends les poèmes d'Hugo
Marteler le silence de la chambre
Me berçant de mots incompris
« Donne-lui donc à boire, lui dit son père »
Pourquoi la guerre
C'est quoi la guerre
Le livre est là
Au creux de ses mains
Précieux fort familial
Héritage transmis
Tourne encore une page s'il te plaît

VIEIL HOMME

GUILLAUME MEYRAN

Un vieil homme malade et fatigué attendrait assis près du feu crépitant. Chacune des dernières secondes de sa vie s'écoulerait en silence. Parfois il lèverait doucement la tête vers la fenêtre. Mais peu importerait le dehors. Son regard repartirait vers le bout de sa canne. Sa canne raclerait le plancher blessé. Il se souviendrait de ses bêtes. Il sentirait les vertèbres de son dos se tasser. Il tenterait d'oublier l'insupportable douleur en rapprochant sa main de la cheminée, puis en tendant péniblement son pied. Il sentirait les quatre murs en plâtre le regarder. Il écouterait la vieille commode craquer sous les assauts de la chaleur. Ses yeux noirs, à moitié recouverts des poils épais de ses sourcils, se refermeraient doucement. Peut-être une dernière fois... Ou peut-être pas. À cet instant, personne ne le saurait, même pas lui. Même pas moi. Je le regarderais avec tendresse mon vieux père, mon vieil ami. Je me placerais à côté de lui et poserais ma main sur la sienne. J'écouterais sa respiration lente et j'admirerais son courage d'être toujours près de moi, de veiller sur moi. J'attendrais patiemment dans l'espoir qu'un sourire illumine son visage. Viendra-t-il ce sourire ? Oui il viendra ! Et davantage encore que le feu, il réchauffera mon cœur, il redonnera vie à chaque objet du foyer, il écartera les murs pour me laisser m'envoler !

BON MÉNAGE

CATHERINE CHARMES

« Que veux-tu que je fasse aujourd'hui ? ».

A. est là, je peux respirer et me détendre. Je fais celle qui maîtrise parfaitement le pourquoi du comment de cette question. N'ai-je pas vu récemment un film sur les écoles pour les jeunes filles d'antan désireuses d'acquérir un pedigree en vue du mariage ? « Mesdemoiselles, pour réussir votre vaisselle, il faut commencer par les verres, puis les couverts, les assiettes et enfin, les plats gras ». Mais moi, je suis une femme moderne. J'ai fait des études mais je n'ai rien appris de toutes ces corvées ménagères... J'écoute religieusement A. « On va faire la vaisselle en premier, laver les surfaces, ranger les deux placards puis faire les vitres ! ». Elle me regarde à peine et s'est déjà mise au travail. C'est incroyablement rassurant une femme qui fait calmement la vaisselle... Je sors de la cuisine, remontée comme un coucou, galvanisée et prête à m'attaquer à la pile de linge. Un peu plus tard, A. viendra m'annoncer d'un ton docte « Nous n'aurons pas le temps aujourd'hui pour les vitres ». Je peux répondre : « La semaine prochaine ? »

PETITE MORT

GUILLAUME MEYRAN

Il était presque dix heures et demie et nous avons largement entamé le plateau de fromage. Un de ses longs moments de silence qui marque le temps s'installa. J'en profitai pour observer Alain dont le regard vague et la mine rougie par l'alcool indiquait qu'il était sur le point de s'endormir. En scrutant les crevasses de ses joues et les rides de son front abîmé, je me demandais si le jeune homme que j'avais connu il y a quarante ans et qui était devenu mon plus fidèle ami se trouvait toujours face à moi. Ou si un être bouffi et fatigué, aux intentions paresseuses tout autant que prévisibles, lui avait dérobé son âme jadis pétillante. Tandis que je le regardais avec cette épouvantable tendresse semblable à de la pitié, sa tête lourde comme la souche d'un arbre pivota lentement dans ma direction et je m'en détachai brutalement.

LA HAINE

JULIE ROBIN

Avant lui je n'avais jamais connu la haine,
mon cerveau n'avait jamais généré d'images
me mettant en scène en train de serrer,
étouffer, étrangler.

Avant lui je n'avais jamais voulu faire taire,
éliminer, anéantir.

Où était le mal avant lui ? S'était-il tapi dans
un quelconque recoin de mon corps, de ma tête
ou de mon âme ? Attendait-il patiemment ?
S'était-il tout ce temps nourri des pulsions
déchaînées dont on se délecte parfois sur des pages
ou des écrans ?

Avant lui je n'aurais jamais pensé savoir.

Avant lui, son air satisfait et son affront de trop,
ma main n'aurait pas su.

Mais ce jour-là j'ai senti comme une décharge,
un signal que ma poitrine oppressée envoyait
à ma main. Fais-le taire, efface ce rictus de sa sale
gueule. Sa sale gueule oui, c'est ces mots que j'ai
entendus. Elle m'étouffait, elle me piétinait alors
quand il s'est approché de moi, je lui ai ratissé la
gueule. Je lui ai d'abord planté mes doigts crochetés
dans les yeux. Je les ai gardés bien enfoncés
et je suis descendu lentement, précautionneusement.

Il fallait que je creuse. Il fallait qu'il sente, qu'il soit à vif, qu'il ait le temps de bien la sentir ma haine. Quand mes doigts sont arrivés près de son cou, ils ont été rejoints par mon autre main et là ils se sont mis à dix pour griffer, serrer et commencer à dépecer. J'ai aimé sentir sa chair venir se loger sous mes ongles. C'était tellement apaisant cette certitude que plus jamais il ne me piétinerait.

BLANCHE-NEIGE, UNE CORRESPONDANCE



LE ROI À MONSEIGNEUR WILFRIED 1^{ER}, RÉGENT DE L'HONORABLE ROYAUME DES SEPT MONTAGNES

NATHALIE CHEVRIN

Sire, Cher ami,

Je m'adresse à vous sans respect des formes d'usage tant l'angoisse la plus insoutenable m'étreint. J'ai besoin de votre soutien !

Excusez, je vous prie, ma précipitation bien peu protocolaire, mais vous allez comprendre ma fébrilité : vous souvenez-vous que ma chère et défunte épouse a mis au monde une petite fille, il y a sept ans, que nous avons nommée Blanche Neige ?

Cette enfant est la plus merveilleuse petite fille qui existe dans mon royaume, et je vous envoie par ce courrier un portrait pour vous la faire connaître. Eh bien sachez, cher ami, que depuis hier ma fille adorée a disparu sans que quiconque ne l'ait vue partir ni ne sache me dire où elle a pu aller ! Je suis dans la plus grande inquiétude et je vous convoque pour obtenir votre aide et votre soutien !

J'ai envoyé tous mes soldats battre la campagne alentour sur mes terres, jusqu'à plusieurs lieues, et aucun d'entre eux n'a trouvé le moindre signe, la moindre piste qui pourrait nous conduire jusqu'à elle. Ah, mon bon ami, que me conseillez-vous ? Avez-vous à votre service des gens qui pourraient me prêter main forte pour élargir le champ de mes recherches ? Il y a, c'est certain, de l'autre côté des Sept Montagnes, sur vos terres, des endroits

reculés qui n'ont pas été explorés. Je vous supplie d'y envoyer vos serviteurs pour me soulager de l'incertitude insupportable qui m'assaille, et me dire que peut-être c'est là que s'est égarée ma petite Blanche Neige... Le ferez-vous ?

Je vous en saurai gré et vous vouerai une reconnaissance éternelle ! Vous m'aviez demandé il y a quelques années de vous céder une de mes forêts qui jouxte votre Royaume. Je vous promets si vous pouvez m'aider à retrouver mon petit ange que ce bois sera vôtre. Ah... Il n'est pas de plus grande souffrance que celle qui me torture en ce moment !

J'attends votre réponse, donnez-la au courrier qui vous aura apporté cette missive. Je ne dormirai pas jusqu'à son retour.

Je compte sur votre compassion plus que jamais, cher ami, et vous prie de recevoir ma considération infinie pour votre solidarité.

Que Dieu vous protège et protège mon enfant !

LE CUISINIER DU CHÂTEAU À SA MÈRE RESTÉE AU VILLAGE

CORINNE AMSON

Ma chère mère,

Je t'écris d'une geôle froide et humide bien loin de la chaleur des fourneaux qui auront été ma vie.

La Reine fait courir le bruit que j'ai tenté de l'empoisonner. Ma petite maman, sache qu'il n'en est rien et je m'en vais te raconter ce qu'il en a vraiment été.

Il y a une semaine très exactement, la Reine attendait fébrilement sur le pas de la porte arrière qui jouxte la cuisine. Le matin, un apprenti avait fait brûler du pain et j'avais entrouvert la fenêtre la journée pour disperser la fumée.

Vers cinq heures, le chasseur est arrivé. J'ai entendu la Reine lui demander s'il avait bien tué Blanche-Neige et rapporté son foie ainsi que ses poumons. Il lui a assuré que oui.

Après être entrés tous les deux, la Reine a déclaré que le chasseur avait rapporté un gibier très spécial, qu'il allait être récompensé pour cela et qu'elle souhaitait le déguster le soir-même. Lorsque le chasseur a posé les abats sur la table, j'ai bien vu qu'il s'agissait de ceux d'un marcassin, tant ils étaient nombreux ces derniers hivers dans la forêt de chênes en contrebas de la rivière aux loups. J'ai compris que le chasseur risquait sa vie et j'ai choisi de ne rien dire. Je me suis alors creusé la tête pour le cuisiner d'une manière

nouvelle, ce qui fut d'ailleurs fort apprécié par la Reine.

Le lendemain le chasseur a été arrêté puis exécuté. J'ignore qui l'a dénoncé. Depuis, la Reine me reproche de m'être laissée berner quant à la rareté du gibier. Il m'a été rapporté qu'elle réfléchit au sort qu'elle me réserve.

Remercie bien Roland pour t'avoir lu cette lettre. Savoir que tu connaîtras la vérité me réconforte dans ces heures sombres.

Ce qui va advenir désormais nul ne le sait et j'ignore si nous aurons l'occasion de nous revoir. Je serai absent du baptême de la petite Louison, embrasse mon parrain et prie pour moi.

Ton cher fils

BLANCHE-NEIGE AU BOIS

HÉLÈNE FRANKIEL

*Au creux de la forêt, elle s'était allongée
sur un épais lit de mousse et de feuilles mortes.*

*Elle voguait immobile, humant les effluves
de la terre, du lichen et des broussailles
qui montaient de ce berceau végétal.*

*Les échancrures du ciel, là-haut dans les interstices
de la canopée, filtraient l'éclat d'un automne incendié
par un soleil couchant incandescent.*

*Elle écoutait le silence, épais, feutré, à peine troublé
par quelque craquement de bois ou par de paisibles
trilles d'oiseaux.*

LA BELLE-MÈRE DE BLANCHE-NEIGE À SON FRÈRE

GUILLAUME MEYRAN

Mon très cher frère,

Votre lettre m'a causé beaucoup de soucis. Vous savez à quel point vos conseils me sont précieux. Ne pensez pas que je balaye d'un revers de la main vos amicales recommandations. Je me dois cependant de vous dire que vous ne mesurez pas la gravité de la situation.

Cette jeune fille, Blanche Neige, me cause depuis plusieurs semaines un épouvantable préjudice. J'ai lu vos mots qui m'ont paru parfois cruels. Ce n'est pas la beauté de son visage qui me plonge dans un abyme de désespoir. Oh ! si ce n'était que cela ! Mon cher frère, c'est l'existence-même de cet être qui m'est insupportable car elle me rappelle mon insouciance passée ! Comment peut-elle profiter des jours les plus heureux de sa jeunesse tandis que je suis vieille et me rapproche chaque jour un peu plus de la mort ?

Je ne suivrai pas votre conseil d'abandonner mon dessein. L'affaire est simple. Je dois mettre un terme à ma souffrance en l'empoisonnant. Prévenez bien qui vous voulez ! Vous ne m'arrêtez pas. Quoi qu'il advienne, je vous supplie de ne pas rompre l'amitié qui nous lie. Elle me donne tant de réconfort ! Nous nous retrouverons tôt ou tard et je vous promets de défendre ma cause.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

La sorcière (comme ils disent).

LE CRI D'UNE « SORCIÈRE »

CATHERINE CHARMES

Dans mon lit le jour n'était pas levé et moi non plus dans ce tissu un peu abimé et le corps abimé aussi il aurait fallu pouvoir réparer tout le pouvoir de réparation aurait fait un miracle sur le corps et les draps usés par le soleil qui traverse les immeubles après les nuages et qui tombe là au sol c'est moi au sol mon pied nu le carrelage froid et le soleil peine à faire bouillonner les atomes pour que quelque chose se passe ça ne peut plus durer comme ça l'usure peut-elle se réparer ou c'est foutu je ne peux pas sortir de ce lit et tant pis pour le soleil moi et la ville qui n'a pas su m'accueillir dans le lit c'est autre chose car le corps est porté sans aucun effort je flotte le lit devient un fond de mer calme j'ai peur car ce n'est pas normal d'être ainsi allongée si jeune sur un lit-radeau alors que la vie devrait continuer mais le radeau pourrait si facilement se retourner la vie va continuer avec un corps, des pieds, des bras et un dos pour se tenir droite et pouvoir marcher, sortir du lit, sortir de l'appartement et les jambes au soleil, le printemps sert bien à ça je crois n'est-ce pas une ambition un peu folle ?

LE PETIT CHAPERON ROUGE

REFLET CONTEMPORAIN

OLIVIER CARIA

Plateau vide. Un fond de scène composé de deux voiles blancs tendus d'égale largeur est positionné à la moitié du plateau. A l'aplomb de la limite droite de la partie gauche du fond de scène se trouve une porte à ouvrant droit. Tout à gauche, un cube blanc d'environ 90 cm de côté. Une lumière douce jaune de type éclairage intérieure par lampes incandescentes éclaire la moitié avant de la scène sans illuminer le fond blanc.

Voix de la mère

Mathéo ?

...

Mathéo ! qu'est-ce-que tu fabriques ?
Il faut que tu apportes son pain et sa bière
à ton grand-père. Il vient d'appeler. Il a faim.

Voix de Mathéo

J'peux pas, je finis mes devoirs.

Voix de la mère

Tu continueras après. Moi, je pars bosser dans
5 minutes. Ta sœur et tes frères...
je ne sais pas où ils sont.

Voix de Mathéo

J'irai quand tu seras partie.

Voix de la mère

Non. Vas-y maintenant. Il va faire nuit après.
Et ne traîne pas en chemin.

Mathéo, plus ou moins 15 ans entre par la droite. Il est vêtu d'un hoodi bleu foncé avec une capuche rouge, jeans et baskets. Il traverse le plateau vers la gauche en enfilant la capuche de son hoodi. Il grommelle son mécontentement. Il sort par la gauche. Une lumière éclaire le plateau comme s'il était entré dans une pièce et avait allumé. Bruit de vaisselle déplacée et de porte de frigo ouverte et fermée.

Il ressort un pain et une bouteille de bière dans un sac qu'il tient à la main. Il « éteint » la lumière.

Mathéo

J'y vais m'man

Voix de la mère

Merci chéri. La bise à ton grand-père. Dis-lui qu'on vient le chercher dimanche vers 10 heures. Passe par le centre-ville plutôt que par la cité.

Mathéo

Ok.

Il sort par la porte du fond, claque la porte. On l'entend descendre des escaliers. L'éclairage se modifie progressivement pour passer de l'éclairage jaune à un éclairage de lumière naturelle. Il entre sur le plateau par la porte du fond. Il vient se placer au milieu du plateau pendant que l'image d'une rue animée de centre-ville apparaît petit à petit sur l'écran de fond de scène. Pendant que Mathéo, fait mine

de marcher dans la ville, un film de son cheminement est projeté sur l'écran.

Entre Le dealer, 20 à 25 ans, brun, tenue sportswear grise et noire. Il entre par la gauche, semblant à l'affût de quelqu'un ou quelque chose. Il fait mine de s'approcher de Mathéo, l'air de rien. Mathéo s'arrête. Arrêt sur image.

Le dealer

T'en veux ?

Mathéo

De quoi ?

Le dealer

C'est de la bonne. Le Maroc en direct. J'ai de l'héro colombienne aussi. Que des produits de qualité. Garantis non trafiqués.

Mathéo

Non merci.

Le dealer

Attends, c'est de la beuh plaisir sans risque. Si tu veux, c'est cadeau pour toi. Promotion sur la première fumette.

Mathéo

Non, je dois y aller.

Le dealer

T'as tort. Mais t'y viendras, t'en fais pas. C'est pour qui ton pain et ta bière ?

Mathéo

C'est pour mon grand-père. Il ne sort presque pas de chez lui.

Le dealer

Il est loin ? Tu veux que je t'emmène ? j'ai mon scooter.

Mathéo

Non, ça va. Il habite dans un pavillon, derrière la cité, à l'angle de la Rue des roses.

Le dealer

Et tu lui amènes que ça ? A mon avis, ça lui suffira pas pour se nourrir, prends lui un steak aussi.

Mathéo

Oh ! Il a l'habitude. Allez, j'y vais. De toute façon, je n'ai pas de quoi lui payer un steak.

Le dealer

T'inquiète. J'te file 5 Euros. C'est cadeau. Une offre de bienvenue. Allez va faire plaisir à ton grand-père. C'est important la famille.

Il tend le billet. Mathéo hésite et finalement l'attrape sans que Le dealer le lâche.

Le dealer

Et si t'as besoin de plus, viens me voir. J'ai du boulot pour toi. Cool et bien payé. Il suffit de regarder et me dire si tu vois du monde qui arrive.

Le dealer lâche le billet. Lui donne une tape sur

l'épaule et sort par la gauche. Mathéo se dirige vers la droite de la scène. Sur la partie gauche de l'écran, un film est projeté : on y voit Le dealer courir à travers la ville et jusqu'à un petit pavillon de type meulière à un étage. La façade du pavillon occupe toute la partie gauche de l'écran. A gauche de la façade, le cube blanc est couvert par une image de bac à compost. On le voit appuyer sur la sonnette. La porte s'ouvre sur un homme âgé, cheveux blancs. Le dealer semble engager une conversation. Quand le grand-père cherche à refermer la porte, Le dealer l'assomme d'un coup de poing. Il regarde autour de lui comme s'il cherchait quoi faire du corps puis le tire pour le cacher dans le bac à compost. Il rentre ensuite dans le pavillon, ferme la porte.

Dans le même temps, sur la partie droite de l'écran, un autre film montre Mathéo se rendre dans une supérette, acheter une portion de viande sous plastique. Le moment où il ressort de la supérette correspond à celui où Le dealer arrive devant le pavillon du grand père. Mathéo se dirige ensuite à travers la ville jusqu'à arriver devant le pavillon dans lequel Le dealer est entré. Les images de fin du film des 2 personnages doivent être identiques. Elles s'estompent toutes les deux à mesure que Mathéo s'approche de la porte, en film, sur la partie droite, en réel, sur la partie gauche. Pas de sonorisation pendant ces deux histoires parallèles. Durant toute cette projection, Mathéo s'est déplacé vers la porte du milieu de scène. A l'écran et en réel, Mathéo s'approche de la porte et fait le geste de sonner. Au bruit de la sonnette, les deux films s'arrêtent. Mathéo est devant la porte du fond de scène, le bras tendu, le doigt appuyant sur ce qui peut être une sonnette. En même temps,

une pâle lumière d'intérieur s'allume derrière l'écran de gauche, laissant apparaître Le dealer assis dans un vieux fauteuil en cuir, une couverture sur les genoux. Il fume.

Le dealer

(voix imitant la voix d'une personne âgée) :

Lève la poignée, et la porte s'ouvrira.

Mathéo ouvre la porte, entre et la referme.

Mathéo

Bonjour Papy. Ça va ?

Le dealer

(Même voix) Oui, je me reposais en t'attendant.

Mathéo

Tu as une voix bizarre, papy

Le dealer

C'est parce que je me réveille

Mathéo

Tu te teins les cheveux, papy ?

Le dealer

C'est pour te faire une surprise

Mathéo

Tu fumes maintenant, papy ?

Le dealer

C'est pour t'en faire profiter. La qualité non trafiquée.

Le dealer se dresse, une seringue à la main, saute par surprise sur Mathéo et le pique à travers ses vêtements. En se levant, il fait tomber une pochette au sol : des comprimés, des seringues, des sachets plastiques, des ampoules se répandent par terre. Mathéo essaie de se débattre mais s'écroule rapidement et reste étendu au sol dans une position désarticulée. Le dealer se rassied dans le fauteuil, finit de vider la seringue dans son propre bras et s'affaisse confortablement en regardant Mathéo avec satisfaction.

Le dealer

Avec ce que je lui ai mis, il en a pour une bonne demi-heure dans le coltard avant d'émerger et de m'en redemander. Il ne me dira plus « non » maintenant. Que de la qualité non trafiquée.

Pendant que Le dealer s'assoupit, la lumière baisse jusqu'à s'éteindre sur la partie arrière de l'écran de gauche. Une lumière blanche d'extérieur s'allume sur la partie avant du plateau. On entend comme des coups frappés de l'intérieur du bac à compost, discrètement puis plus fort à mesure que le personnage X approche. Le personnage X entre par la droite. Ce peut être un homme ou une femme mais avec des traits de caractère non genrés. Entre 30 et 40 ans, il (le personnage) est vêtu de vêtements d'une seule couleur, dans des tons moyens. Il doit être sans caractéristique marquée professionnelle, d'origine sociale, géographique, qui pourrait expliquer sans comportement. Il longe la maison, comme sur un trottoir. Il peut par exemple, parler au téléphone ou fouiller dans une besace qu'il a en bandoulière. Il raccroche ou ferme sa besace quand il est au niveau de la porte. A ce moment, les coups s'accompagnent

d'onomatopées comme quelqu'un qui reprend conscience et souffre.

Personnage X

Qu'est-ce que c'est ? Il y a quelqu'un ?

Bac à compost

Aaaïe, aaaïe

Le personnage X pivote à angle droit dans ce qui doit être une allée de jardin et se dirige vers le bac à compost. Il l'ouvre

Personnage X

Mais qu'est-ce que vous faites là ? Attendez, je vais vous aider.

Il couche le cube blanc sur le côté et aide le grand-père à en sortir.

Grand-père

Qu'est-ce qui m'arrive ? je me souviens juste avoir ouvert la porte à un jeune, qu'il m'a frappé ensuite. Et je me réveille là-dedans. Heureusement que vous êtes passé. Je n'aurais jamais pu sortir tout seul.

Personnage X

Mais, ce jeune, il est encore là, chez vous ?

Grand-père

Je ne sais pas ! Et mon petit-fils qui devait m'apporter mon pain et ma bière ! Il est si gentil, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Personnage X

Ne bougez pas, je vais voir.

Le personnage X s'avance vers la porte et l'ouvre doucement. La lumière sur l'arrière de la scène se rallume. Le personnage X s'approche de Mathéo au sol, lui prend le pouls, l'allonge plus confortablement, le soulève dans ses bras et le sort à l'extérieur.

Le grand-père (voyant son petit-fils) :

Mon Dieu ! il est mort ?

Le personnage X

Non juste inconscient. Je pense qu'il a été drogué, de force.

Le grand-père

Mais qui a fait ça ?

Le personnage X

Celui qui dort dans votre fauteuil, sans doute.

Le personnage X pose Mathéo au sol, assis, adossé au bac à compost. Mathéo gémit comme s'il reprenait doucement conscience. Son grand-père se penche, le tient par l'épaule et lui parle (propos indistincts).

Le personnage X

Tenez, appelez les secours. Je vais m'occuper du prédateur.

Le personnage X tend son téléphone au grand-père. Il rentre dans le pavillon pendant que le grand-père compose un numéro et porte le téléphone à son oreille. A l'intérieur, le personnage X ramasse

une seringue et une ampoule. Il ouvre l'ampoule et en remplit la seringue. Puis il s'approche du dealer et le secoue pour le réveiller.

Le dealer

Hein ! ça y est, t'es déjà réveillé ?

Le personnage X

Non, c'est moi, surprise.

Le dealer

T'es qui ? je t'ai jamais vu. Comment tu m'as trouvé ? De quoi t'as besoin ?

Le personnage X

J'ai besoin que tu le laisses tranquille.
Lui, et les autres. Toi et ta sale came.

Le personnage X pique le bras du dealer à travers ses vêtements et vide la seringue.

Le dealer

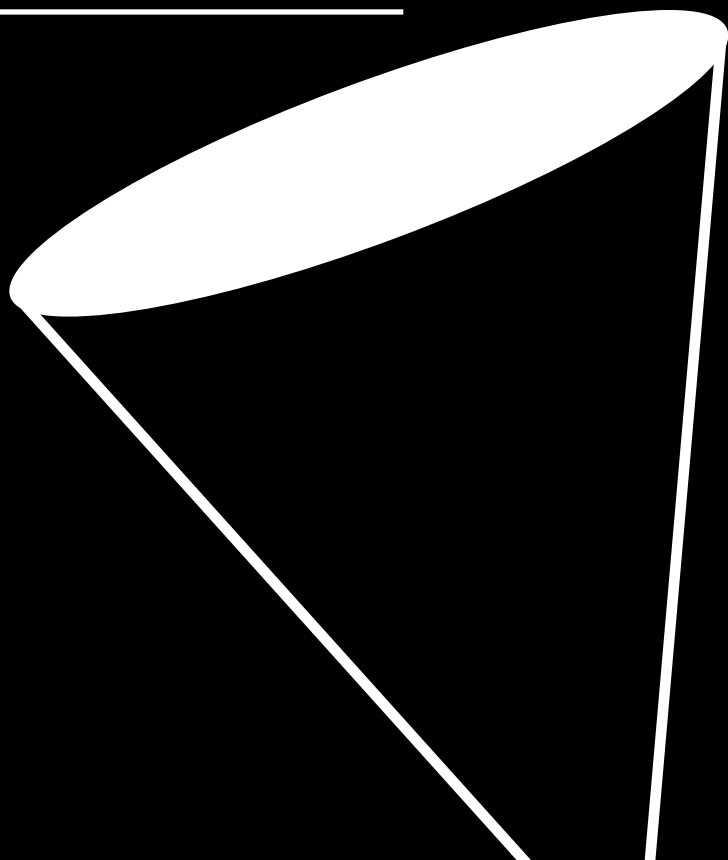
Pffou ! ça ne me fera rien. Je n'ai que des produits de qualité. Garantis non trafiqués.

Le dealer s'écroule dans le fauteuil.

- RIDEAU -

**L'ÉTRANGE MEURTRE
D'ELISABETH LANDRU
DITE LISE**

**TENTATIVE
D'ÉLUCIDATION
COLLECTIVE**



PRÉFACE

CORINNE AMSON

Dans un polar il y aurait forcément un coupable qui serait pris ou non, qui aurait des remords, des regrets ou encore de la colère.

Il aurait éventuellement des complices.

Il y aurait d'autres personnes impliquées qui auraient caché le corps, envoyé des lettres anonymes, fait chanter le coupable.

Il y aurait des détails qui sont des indices ou des fausses pistes.

Des enquêteurs officiels ou des personnages qui ont leurs raisons pour mener leurs propres investigations, soit qu'ils n'ont pas confiance dans les forces de l'ordre, soit qu'ils ont un intérêt personnel à en savoir plus pour innocenter un proche ou eux-mêmes.

Un personnage qui croit qu'éliminer l'autre le fera aller mieux, ou qui ne sait pas gérer les accidents parce qu'il a peur de la honte ou de ne pas être cru.

Des lieux à découvrir, de préférence de manière originale.

Une critique de la société qui dépasserait parfois l'auteur.

EN GROS PLAN

NATHALIE CHEVRIN

Gros plan sur le visage d'Elisabeth Landru dite Lise, bouchère ; puis sur sa main droite, tenant une clé. Elle actionne le minuteur du couloir qui diffuse une lumière blafarde et clignotante.

La main tourne la clé dans la serrure de la porte 12 B, le numéro indiqué sur le porte-clé. Deux tours, déclic. A peine la porte est-elle ouverte qu'un choc sourd résonne sur le crâne de la bouchère. Elle s'affale au sol. Une main gantée continue de frapper la femme à terre, inconsciente et immobile.

Le sang éclabousse le mur opposé à la porte. La bouchère gît inanimée et un filet de sang se forme lentement sous sa tête, immédiatement bu par la terre battue. La victime ne respire plus. Gros plan sur son cou. La main gantée s'approche de l'oreille gauche de la victime, un couteau luit à la faible lueur d'un briquet. La main sectionne l'oreille et la cache vivement dans un mouchoir, puis dans la poche d'un pardessus d'homme.

Le plan s'élargit suffisamment pour qu'on aperçoive le meurtrier de dos, déplacer le corps pour le mettre en position recroquevillée, placer les bras autour du visage dont le côté gauche est posé contre le sol. Il semble ne rencontrer aucune difficulté dans cette mise en scène macabre, la bouchère est petite, son corps n'a pas encore pu raidir, et le meurtrier semble athlétique.

La caméra se fixe sur les pieds de l'agresseur. Il recule de quelques pas, saisit le tisonnier resté au sol et le jette au fond de la cave. Il sort en courant, on entend ses pas sonner sur les marches en ciment de l'escalier.

Le minuteur du couloir s'éteint.
La cave et le couloir sont plongés dans le noir.

EAU POUR HOMME

CATHERINE CHARMES

Je m'asperge de mon Eau pour Homme de Guerlain tous les matins. On ne sait jamais sur quelle scène on va être balancé par le commissaire, autant être prévoyant. Je ne pourrai jamais m'y faire à ces odeurs, mais avec les odeurs de barbaque et de cave moisie en plus, j'ai failli gerber ce matin malgré mon Guerlain. Quand je pense qu'à ma cliente, on lui a coupé une oreille. Faut tomber sur des dingues dans notre métier pour se rendre compte que le flingue, c'est bien utile. Ils ont raison aux States, au moins, si un dingue veut te dézinguer, tu ripostes. Là, avec ma cliente, je pige pas bien le truc de l'oreille. Il veut nous dire quoi le fada ? Qu'il est fan de Van Gogh ? Avec les psychopathes qu'on récolte, faut peaufiner les explications. Je crois que je pourrai jamais m'y faire de voir des macchabs, je comprends les collègues qui picolent.

Le patron nous demande d'aller aux réunions avec la psy, histoire d'avoir bonne conscience peut-être. Elle est bien mignonne la psy. L'autre fois, elle parlait d'un truc vraiment bizarre : « l'objet naît dans la haine »... On se regardait tous avec des yeux vaguement paumés de mecs lessivés. Cassagne a alors sorti que « Ben nous, on a plutôt des objets morts dans la haine ». On a tous bien rigolé, même la psy. Je crois que c'est ce que je préfère des séances, le rire.

DÉPOSITION DE MME ROSE-MARIE MOREAU, BOULANGÈRE, BOUTIQUE FACE À LA BOUCHERIE DE LA VICTIME

NATHALIE CHEVRIN

Vous me demandez si j'ai vu Mme Landru, la bouchère, dans la journée du 2 janvier ? Eh bien oui, j'ai ouvert le rideau de la boulangerie à 7h ce matin-là, comme tous les jours. Mon mari était déjà parti dormir, et j'ai mis la fournée du matin dans les présentoirs. Mes panières font face à la vitrine, et quand je les remplis, je vois la rue et les commerces d'en face. Alors pensez-donc, je suis juste en face de la boucherie !

A 7h, il y avait déjà de la lumière et à travers les stores, j'ai vu Lise, enfin Mme Landru, qui garnissait ses vitrines réfrigérées avec les morceaux sortis de la chambre froide. A 7h30, elle a ouvert les stores et a déverrouillé sa porte. Son premier client a été Monsieur le Maire ; il passe trois fois par semaine avant de partir à la Mairie, pour commander un tournedos. Après lui, c'est Lucien, le petit jeune qui est en apprentissage qui est arrivé et a filé dans l'arrière-boutique pour préparer les petites découpes.

Les clients de d'habitude sont passés et la matinée a été bien vite finie. Il y a eu plusieurs allées et venues, mais rien de surprenant pour un lendemain de fête. C'était pareil à la boulangerie. On a bien eu un petit creux vers midi, et Lise a traversé la rue pour venir chercher ses deux baguettes comme tous les jours. On avait quelques minutes tranquilles

et on a bu un café vite fait en se racontant nos jours de congés, le nouvel an, tout ça. C'est rapide les congés pour nous autres dans les métiers de bouche, au moment des fêtes.

Ce qui m'a un peu surprise, c'est qu'après la pause du midi, parce qu'on ferme entre 12h30 et 14h environ, je n'ai pas vu revenir l'apprenti. Mais je n'ai pas toujours l'œil rivé en face, donc il a pu rentrer à un moment où je ne regardais pas. Par contre, j'ai aperçu Julien, le fils de Lise, qui est venu seul à la boutique, en trottinette. Il avait l'air agité, un regard fatigué mais très agité dans ses gestes. Ça lui arrive parfois, vous savez, il est difficile à cerner certains jours. Il est allé directement dans l'arrière-boutique, car je ne l'ai plus aperçu dans la boutique. Vers 16h, c'est le facteur qui est passé. Sa tournée avait été décalée car il faisait aussi la tournée d'un collègue encore en vacances. Du coup on a eu le courrier en retard ce jour-là. Il est resté un moment, il devait avoir un recommandé à faire signer. Quand il est reparti, Julien le fils est sorti avec lui en le suivant jusqu'au bout de la rue, en trottinette.

J'ai aperçu Lise qui faisait des calculs de caisse, et rangeait des tickets de carte bleue. Après ça, il était environ 5h moins le quart, elle est sortie avec son manteau, et elle a tourné au coin de la rue. Je n'ai pas vu si elle avait fermé la porte à clé. Mais il y avait le petit carton « Je reviens dans 5 mn » sur la porte, donc je n'ai pas fait attention plus que

ça. Mais elle n'est pas revenue... J'ai guetté, jusque vers 18h30. Comme on avait prévenu notre clientèle qu'on fermerait tôt la boulangerie ce 2 janvier, j'ai éteint, et je suis rentrée chez moi.

Et puis là, ce matin, c'est vous qui m'avez appris le drame... Son décès. Vous savez, ça m'en fiche un coup... On se connaît depuis 15 ans qu'on est dans la même rue.

RAY MÈNE L'ENQUÊTE À L'AMÉRICAIN

LAURENCE LAGRANGE

J'avais super mal dormi, la clim n'avait pas arrêté de cliqueter. J'avais beau y coller un coup de coude, elle résonnait dans les graves. Bref j'étais à l'ouest et les deux cafés dégueulasses du commissariat ne mirent pas fin à ma mauvaise humeur.

- Ray, tu sais que t'as un interrogatoire ce matin ?
Faudrait peut-être te magner et bouger ton gras !

Pauvre con... Comme si après trente ans de métier tu allais m'en apprendre...!

- Faites entrer Victor.

L'homme était petit, maigrelet, absolument insignifiant.

Je lui fis signe de s'asseoir. Son k-way fit un bruit de sac de courses écrasé. Putain, j'aurais bien pris une clope... L'odeur infecte du café venait en rajouter une couche.

- Bonjour. Veuillez décliner vos noms, âge, adresse, profession.

L'homme tanguait légèrement sur sa chaise.
Je devinais le stress, il puait la trouille.

- Victor Alvarez, 35 ans, 6 rue Leclerc, facteur.

Celui-là je vais l'avoir à l'usure, lui faire sentir qu'il n'est rien. Bon dieu cette envie de fumer... Les murs du commissariat étaient imbibés de ce foutu tabac, ça suintait les années passées, tabac, sueur et bourbon. Le mec s'impatientait.

- À quelle heure faites-vous votre tournée ?
- Le matin à partir de 11h et deux fois par semaine je livre les colissimos à 18h30.
- Quels jours de la semaine ?
- Les mardis et jeudis.
- Monsieur Alvarez, savez-vous pourquoi vous êtes convoqué ?
- Je n'en ai aucune idée.
- Un meurtre a été commis mardi dernier. Cet endroit fait partie de votre secteur. Vous auriez pu voir quelque chose d'inhabituel.

Le k-way n'était plus très bavard. Ça crissait sur la chaise en Skaï. Le mec était à point, plus qu'à le cueillir.

- La boulangère, Mme Moreau, dit vous avoir vu entrer dans la boucherie.
- Heu, oui...comme à chaque fois que du courrier leur est adressé.

Le mec se liquéfiait. C'est sûr il mentait ou savait quelque chose.

- Il y a pourtant une boîte aux lettres...

L'odeur acide de sa transpiration signait son implication.

- Monsieur Alvarez, je répète, il y a pourtant une boîte aux lettres.

Il détourna le regard vers la pendule accrochée de travers sur le mur, comme impatient.

- Oui, oui, c'est juste que je connais leur fille Émilie.

- Et alors ?

Le plaisir du flic me revint. Je sentais la solution de tout ce bordel se dessinait devant moi.

- Nous aimons tous les deux beaucoup les chiens et nous échangeons sur nos bêtes respectives.

On est parfois déçu de la personnalité du coupable.

- Quelles relations entretenez-vous vraiment avec leur fille ?

Le gars se tortillait littéralement.

- Veuillez répondre s'il vous plaît.

- Une relation tout à fait amicale.

Ce soir je couperai la clim. Une clope devant «Inside man» me remonterait le moral. J'étais vieux.

RAY MÈNE L'ENQUÊTE À SA MANIÈRE

CORINNE COMPAN

Après avoir reçu chacun des protagonistes potentiellement coupables ou témoins du meurtre de Lise, le 2 janvier, Ray pensa à son élevage d'escargots dont il aimait tant s'occuper.

Une photo de ses petits protégés dans son portefeuille l'aidait à réfléchir. A chaque enquête, il donnait à chacun le nom d'un des personnages et les regardait évoluer. Ce matin, l'escargot « Victor, le facteur » sortait du lot. Son comportement détonnait du groupe. Son antenne gauche, fuyante, sa mise à l'écart par les autres suspects du groupe l'interpelèrent.

Ray se mit à réfléchir. Il relut la déposition de Victor le facteur.

Il y nota beaucoup d'incohérences, de contradictions, d'hésitations et se remémora son regard fuyant et sournois, voire machiavélique ! Ray décida de convoquer à nouveau Victor le facteur, non pas pour dissiper ses doutes, mais pour lui faire subir un interrogatoire musclé !

En repensant à « Victor l'escargot », il se dit que l'enquête allait aboutir plus vite que prévu et qu'il ne serait pas obligé de décaler encore une fois son séjour en Bourgogne, la région natale de ses petits protégés. Il tenait le coupable, il en était persuadé. Encore une enquête rondement menée, s'écria-t-il en regardant la photo de ses chers assistants...

RAY CLÔT L'ENQUÊTE À SA MANIÈRE

CORINNE COMPAN

Ray, l'enquêteur, muni de ses certitudes et de la photo de Victor-l'escargot, décide d'aller d'un bon pas au commissariat, de convoquer Victor-le-facteur et, tout simplement, de le faire avouer, coûte que coûte, être l'auteur du meurtre de la pauvre Lise.

Dans son esprit, tout est clair. Il passe chez Rose-Marie, la femme du boulanger et lui commande, droit dans ses bottes, un jambon-beurre. Non, deux jambon-beurre, dont un avec des cornichons... Il adore les cornichons. Deux serviettes en papier entourant chacun des sandwiches, le voilà reparti d'un bon pas.

Il s'arrête aussi prendre deux bouteilles de bière de sa marque préférée dans l'épicerie du coin. Il sourit. Il se sent bien. Son voyage en Bourgogne n'est plus qu'à quelques heures.

Arrivé au commissariat, il prépare la salle d'interrogatoires. Celle-ci, sans fenêtre, avec une lumière blafarde que projette un néon qui clignote, installe déjà une ambiance glauque. Une lampe de bureau de 100 Watts est placée sur la table grise et froide de la pièce. Ray prépare sa mise en scène...

Lorsque Victor le facteur arrive entre deux policiers, bourrus et alcooliques, Ray se frotte les mains. « Tout est parfait », se dit-il. Il émet un léger rictus qui fait frissonner Victor puis l'incite à prendre place sur une chaise inconfortable, instable et dont le dossier fracassé lui lamine le dos. Ray pose les deux jambon-beurre sur la table poussiéreuse, allume la

lampe diabolique, fixe à nouveau Victor. Sa méthode infallible lui a permis de résoudre chacune des enquêtes qui lui a été confiée. Bien sûr, les condamnés clament leur innocence... Mais qu'importe, Ray, il sait ! Avec une dextérité dont il a le secret, il se saisit du jambon-beurre avec les cornichons, braque la lampe directement dans les yeux de Victor le facteur. Afin de le faire craquer plus vite, il lui colle devant les yeux la photo de Victor-l'escargot, l'antenne fuyant sur la gauche, signe qui ne trompe pas ! Enfin, toisant Victor-le-facteur, Ray mord à pleines dents dans le jambon-beurre avec cornichons, mâche lentement, très lentement, et, en décapsulant une des deux bières avec volupté, déclare, sûr de lui :

- Les indices sont tous concordants. Ne nie pas, tu ne ferais qu'aggraver ton cas ! Avoue ce crime horrible, le juge en tiendra compte.

Ray a pris soin de préparer lui-même les aveux de Victor-le-facteur, avec moult détails plus insoutenables les uns que les autres. Dans un souci constant d'intégrité, il déclare, mielleux, en tendant son propre Bic-4-couleurs :

- Signe, tu soulageras ta conscience et je pourrai partir en vacances avec mes assistants !

FIN ALTERNATIVE

CORINNE AMSON

L'histoire se finirait comme dans un film avec de la musique qui couvrirait les paroles.

Il y aurait une succession d'appels téléphoniques entre les policiers, l'inspecteur et le commissaire à un rythme rapide.

En parallèle, Victor et la fille de la victime feraient la queue à l'aéroport dans la file d'embarquement pour les Caraïbes.

Il y aurait un appel entre le commissaire et le responsable de la police de l'aéroport. Celui-ci ferait signe à ses subordonnés.

Victor et la fille entreraient dans l'avion.

Des policiers se mettraient à courir dans le hall du terminal.

Victor et la fille s'assiéraient à leur place.

Deux policiers s'avanceraient dans l'avion. Les autres passagers s'agitieraient, surpris.

Les policiers demanderaient à Victor de se lever.

Victor serait nerveux, la fille sidérée.

Et ce serait la fin.

